Zeitschrift: Freiburger Zeitschrift für Philosophie und Theologie = Revue philosophique et théologique de Fribourg = Rivista filosofica e teologica di Friburgo = Review of philosophy and theology of Fribourg

Band: 53 (2006)

Heft: 1-2

Artikel: Les Déchirures de la Philosophie

Autor: O'Meara, Dominic J.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-760624

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

sich den bedrängenden Außeneinflüssen widersetzt. So stützt sie die Identität jedes Einzelnen, der intensiv nachdenkt. Kann man mehr verlangen?

DOMINIC J. O'MEARA

Les Déchirures de la Philosophie

Boèce, au début de la *Consolation de la Philosophie*, est plongé dans le désespoir. Sa carrière politique s'achève par une catastrophe : il a tout perdu. Emprisonné, il attend la mort. Pire : les valeurs qui l'ont guidé dans sa vie sont renversées, l'injustice triomphe, le vice détruit la vertu. C'est alors qu'une femme apparaît, au-dessus de sa tête, une femme à la fois vieille et jeune de par sa vigueur, une femme à la mesure d'homme, dont la tête cependant pénètre le ciel. La femme porte une robe (*vestis*), tissée de sa propre main, très astucieusement, d'un tissu indissoluble, d'un fil très fin. Noircie par l'âge et la négligence, la robe porte deux lettres grecques Π et Θ, reliées comme les échelons d'une échelle allant d'en bas, de la lettre Π, vers le haut, la lettre Θ. La robe est déchirée :

> « Mais des brutes avaient déchiré ce vêtement et chacun avait emporté le lambeau qu'il avait pu s'approprier *(eandem tamen uestem uiolentorum quorundam sciderant manus et particulas quas quisque potuit abstulerant)*» (I, 1, 5, traduction C. Lazam).

Que seraient ces déchirures de la robe de la Philosophie? Que seraient ces déchirures de la philosophie elle-même? Qui sont ces hommes violents qui en sont responsables? Permettez-moi de vous proposer dans la suite quelques réflexions sur ces questions.

Pour commencer, nous pouvons nous assurer qu'il s'agit bien, sur la robe de la Philosophie, d'une représentation de la philosophie, dans la mesure où l'échelle reliant les lettres Π et Θ correspond au curriculum des écoles philosophiques de l'Antiquité tardive, à Athènes et à Alexandrie, par exemple. Ce curriculum proposait à l'élève un itinéraire le conduisant de l'apprentissage des sciences et des vertus pratiques (Π) vers l'acquisition des sciences et des vertus théoriques (Θ), avec, pour objectif, la divinisation de l'homme réalisée par la plus haute science théorique, la métaphysique ou la science de la réalité divine. Le passage de la matérialité à la transcendance divine, de la physique à la métaphysique, se faisait grâce à l'étude des sciences mathématiques, dont la fonction médiatrice avait trouvé ex-

pression dans l'image de l'échelle (*climax*) chez le mathématicien du IIe siècle Nicomaque de Gérase, image souvent reprise par les philosophes néoplatoniciens de l'Antiquité tardive.[1]

Mais si la robe de la Philosophie représente bien la philosophie elle-même, pourquoi cette robe est-elle noircie par l'âge et la négligence? Pourquoi est-elle déchirée? Qui porte la responsabilité de cette négligence? Qui sont ces hommes violents qui ont arraché des lambeaux de la robe pour se les approprier? Il s'agit ici sans doute d'une conception de l'histoire de la philosophie, du passé de la philosophie, elle qui est à la fois vieille et jeune, humaine et divine, dans le temps et hors du temps, déchirée et indissoluble. Dans le temps il lui arrive d'être négligée, oubliée, parfois ressuscitée, par Marsilio Ficino, par exemple, en Italie au XVe siècle, par Michel Psellos à Constantinople au XIe siècle et, bien avant, par des platoniciens de l'empire romain tel Numénius, qui, au IIe siècle, voulait sauver l'héritage de Platon des sévices que lui avaient infligés les successeurs indignes de Platon dans l'Académie. C'est notamment dans un livre consacré à ce projet, livre intitulé *Sur l'infidélité de l'Académie à Platon*, que Numénius compare la dislocation de l'héritage de Platon, chez les successeurs de Platon, au démembrement de Penthée : Platon, un Penthée déchiré, mais qui reste aussi indemne, malgré tout.[2]

Ce sont donc des *philosophes* qui déchirent la philosophie, selon Numénius : les successeurs de Platon dans leurs luttes internes, les sceptiques de l'Académie, mais aussi les Stoïciens, bagarreurs eux aussi, qui s'arrachent, s'approprient, et par là réduisent en lambeaux l'intégrité, l'unité de la connaissance. Boèce aussi se réfère,[3] un peu plus loin (*Consolation* I, 3, 7), à ces philosophes violents. Il nomme les héritiers de Socrate, les Epicuriens, les Stoïciens et d'autres, qui s'arrachent des parties de la philosophie et, par là, la détruisent.

En quoi consiste cette déchirure, cette mise en lambeaux de la philosophie? S'agit-il seulement de l'esprit sectaire des écoles philosophiques héritières de Socrate et de Platon? Numénius et Boèce suggèrent un mal plus profond. Il s'agirait d'arracher une partie d'un tout et de vouloir faire pas-

[1] Voir NICOMAQUE DE GERASE : *Introductio arithmetica* I, 3, 6 ; JAMBLIQUE : *De communi mathematica scientia*. Ed. N. FESTA, p. 10, 23 (un exemple parmi beaucoup d'autres). Un aperçu du curriculum des écoles néoplatoniciennes de l'Antiquité tardive est proposé dans mon *Platonopolis. Platonic Political Philosophy in Late Antiquity*. Oxford 2003, ch. 3–6.

[2] *Numénius Fragments*. Ed. E. DES PLACES. Paris 1973, fragment 24 (p. 65).

[3] Comme l'indique J. GRUBER : *Kommentar zu Boethius, De consolatione philosophiae*. Berlin 1978, p. 65 (ad loc.).

ser cette partie pour le tout, ce qui est une imposture et qui jette le discrédit sur la philosophie auprès des non-philosophes. En quoi consisterait donc cette imposture, cette substitution d'un tout par une de ses parties? Je proposerais ici deux pistes de réflexion à ce propos.

La première piste est indiquée par l'image du démembrement de Penthée, telle qu'elle est utilisée par un autre platonicien du IIe siècle, Atticus,[4] qui l'applique à la dissociation des sciences constitutives de la philosophie (éthique, physique, logique) unifiée par Platon pour former un tout organique. Si nous transférons cette idée à la robe de la Philosophie, chez Boèce, nous pouvons dire que l'ensemble structuré des sciences que constitue la philosophie est déchiré quand une, ou quelques unes, de ces sciences sont prises, et pas les autres, et que cette partie est supposée identique au tout. Pire encore : l'isolement d'une partie revient à détruire l'ordre des sciences permettant le progrès philosophique, un ordre qui trouve son sens, sa logique, dans son objectif : diviniser l'homme. Un échelon de cette échelle, sorti de l'ordre dans lequel il se trouve, perd par là sa fonction, sa nature philosophique.

C'est en parcourant cet ordre que l'homme peut accéder à la compréhension d'une vérité qui, elle aussi, se désintègre avec la désintégration de la philosophie. C'est à cette vérité, déchirée elle aussi – c'est la deuxième piste que nous pourrions suivre – que Boèce fait allusion, je crois, en nommant, parmi les philosophes violents, les Stoïciens et les Epicuriens. C'est une vérité déchirée qui est restituée plus loin dans *Consolation de la Philosophie*, juste avant le moment central de l'œuvre, le poème 9 du livre III. Il s'agit maintenant de la critique des fausses conceptions du bonheur. En effet, le malheur de Boèce provient du jugement erroné qu'il porte sur ce qui constitue le bonheur. Nous retrouvons ici la liste classique des faux biens : richesse, pouvoir, honneur, gloire, plaisir. Ce que l'homme cherche selon la Philosophie dans le bonheur est : l'autarcie, la puissance, la noblesse, la dignité, la joie (*sufficentia, potentia, reuerentia, celebritas, laetitia).* Or, il s'efforce d'atteindre une de ces qualités, à l'exclusion des autres, par l'obtention d'un type particulier d'objet. Ainsi il cherche l'autarcie par la richesse (*opibus*), ou la puissance par le pouvoir politique (*regnis),* ou bien la joie par le plaisir (*uoluptatibus*). Or, cela revient à disloquer le bonheur. Comme il est dit plusieurs fois dans le texte (III, 9, 4 et 15–16), l'erreur et la perversité des homme divisent et séparent ce qui est en soi indivis (*unum*) et

[4] *Atticus Fragments*. Ed. E. DES PLACES. Paris 1977, fragment 1 ; aussi dans H. DÖRRIE et M. BALTES : *Der Platonismus in der Antike*, vol. III, p. 114–115 et 380 (commentaire).

simple. En cherchant à obtenir une partie du bonheur, à l'exclusion des autres parties, il détruit le tout ... et n'obtient rien. Ainsi, l'Epicurien chercherait la joie dans le plaisir, à l'exclusion de la noblesse, et le Stoïcien chercherait la noblesse dans l'honneur, à l'exclusion de la joie. La fragmentation du bien en faux biens partiels est en rapport avec les objets matériels (fragmentés eux aussi) que l'homme suppose capables de lui fournir ces biens partiels, les uns ou les autres.

Pour restituer au bonheur son intégrité, pour accéder au seul bien capable de réaliser ce bonheur intégral, la divinité, pour sortir des déchirures de sa vie, Boèce a besoin, non pas d'une philosophie elle-même déchirée, de sciences isolées et privées de sens, mais d'une philosophie intégrale qui lui fournira un parcours aboutissant à la découverte de ce qui peut lui donner le bonheur intégral, la vie divine.

GIANFRANCO SOLDATI

Über den Wert der weggeworfenen Leiter

In der Philosophie findet der Mensch keinen Trost. Wer philosophisch denkt, ist gefangen wie eine Fliege im Fliegenglas. Ist dem Gefangenen überhaupt zu helfen, so nur, indem ihm *in* der Philosophie ein Weg *aus* der Philosophie zu bieten wäre. Philosophie bildet die unausweichliche Leiter, auf die zu steigen ist, um überhaupt den Sinn der Frage nach Gott, nach dem Schönen und nach dem Guten erkennen zu können. Ist man einmal so weit gestiegen, so kann auf die Leiter getrost verzichtet werden. Philosophie ist ein Werkzeug, ein tückisches Werkzeug, aber nicht mehr als ein Werkzeug. So jedenfalls sah es Ludwig Wittgenstein, als er am Ende seines *Tractatus* schrieb, dass der Leser, der seine Sätze versteht, sie als unsinnig erkennen müsse: nur „dann sieht er die Welt richtig" (6.54).

Eine typische Frage, bei der sich die Fliege in Wittgensteins Augen ins Glas hinein verirrt, ist jene nach der Existenz der Welt. So viele unserer Überzeugungen hängen davon ab, dass uns der skeptische Verdacht, es gäbe für den Glauben, dass die Welt existiert, gar keinen Grund, zutiefst beunruhigt. Wittgensteins Leiter soll uns diese Unruhe nehmen. „Skeptizismus", schreibt Wittgenstein, „ist *nicht* unwiderleglich, sondern offenbar unsinnig, wenn er bezweifeln will, wo nicht gefragt werden kann. – Denn der Zweifel kann nur bestehen, wo eine Frage besteht; eine Frage nur, wo eine Antwort besteht, und diese nur, wo etwas *gesagt* werden *kann*" (6.51).